

Le provençal dans l'œuvre d'Armand Lunel

Par Jean-Claude BOUVIER

Le sujet de cet article peut paraître incongru, car il est évident qu'Armand Lunel est un écrivain relevant de la littérature française et non de la littérature provençale. Mais il est un écrivain de Provence, qui, plus que beaucoup d'autres, a été fortement imprégné de la culture et plus précisément même de la langue provençale dès sa petite enfance lors des séjours effectués à Carpentras. C'est une question qu'il a plusieurs fois abordée et à laquelle il a répondu d'une façon qui me paraît très claire et intéressante dans sa conférence sur « Mistral, Aix, le Félibrige et la littérature franco-provençale », prononcée le 16 mai 1970 dans la salle des États de l'Hôtel de Ville d'Aix, à l'occasion de la Sainte Estelle.

Dans la dernière partie de ce texte, pour justifier en quelque sorte son intervention, qui avait été sollicitée par René Jouveau, Armand Lunel se sent obligé d'évoquer son « propre apprentissage », comme il dit. Il rappelle que ses premiers contacts avec le « milieu félibréen » remontent au temps de son enfance à Carpentras : son grand-père Albert Lunel était un félibre, ami et correspondant de Mistral et le Majoral François Jouve, le *fournié* (boulangier), déli-

cieux conteur, lui apportait tous les matins, en même temps que la fougasse, « le pain spirituel de ses historiettes comtadines ». Et surtout il ajoute ces mots qui concernent plus directement la langue :

« Est-ce bien tout ? Non cependant ; car il me semble que je dois faire remonter à un âge encore plus tendre mon initiation à l'inoubliable saveur du parler de nos Anciens, que mes parents, comme mes grands-parents, pratiquaient devant moi aussi bien et plus volontiers souvent que le français, par exemple avec la bugadière ou à table, parce qu'il n'y avait pas langage plus idoine pour apprécier le goût des olives, de l'huile et du vin du pays. Poupon, ils m'ont pouponné, bercé, fait sauter sur leurs genoux en me chantonnant des airs provençaux.... ».¹

Pour un linguiste, ce témoignage est d'un grand intérêt. Car, du point de vue de ce qu'on peut appeler la sociolinguistique historique, il nous apporte des informations très pertinentes sur la pratique linguis-



Armand Lunel
Portrait par R. Parry

Fonds Bibliothèque Méjanès, Aix-en-Provence, FLU 06

¹ Armand Lunel s'était déjà exprimé sur cette question, dans des termes assez proches, en 1962, dans *J'ai vu vivre la Provence*, Paris, Fayard, 1962, pp. 101-102 : « ...mon grand-père et ma grand-mère étaient bilingues ; ils parlaient le provençal aussi bien et souvent par exemple avec la *bugadiero* (la blanchisseuse) plus volontiers que le français ».

tique en milieu urbain à la fin du XIX^e siècle et bien sûr nous permet en même temps de comprendre un peu mieux la façon dont Armand Lunel s'est positionné sur cette question de la langue. Dans cet extrait Armand Lunel définit avec assez de précision les conditions dans lesquelles s'inscrit la pratique du provençal à cette époque. Pour reprendre un terme souvent utilisé en sociolinguistique, c'est une situation de *diglossie*, plutôt que de bilinguisme, entre français et provençal : la langue nationale s'est imposée ici comme ailleurs, en particulier grâce à la généralisation de l'enseignement public, et se trouve en position dominante. Le provençal n'a pas disparu des villages ou des villes moyennes, comme Carpentras, ou même de villes plus importants comme Aix. Il est toujours parlé par une grande partie de la population, personnes âgées ou plus jeunes, mais il n'est plus transmis aux enfants qui sont éduqués en français et, même s'il peut encore être très vivant, il est plutôt confiné dans certains champs de la communication ou dans certains registres du langage.

Armand Lunel l'a bien noté, ses parents et ses grands-parents pratiquaient devant lui le provençal « aussi bien et plus volontiers souvent que le français », mais dans des situations bien déterminées dont il donne quelques exemples :

- avec des gens d'un milieu plus populaire ou rural, comme la *bugadiero*, la blanchisseuse, qui venait peut-être de la campagne voisine ;

- dans les usages alimentaires spécifiques de la Provence ;

- dans la pratique d'éléments de la littérature orale traditionnelle, notamment de ceux qui s'adressaient aux enfants : berceuses, chansons, comptines..., et qui pendant longtemps, et encore dans une certaine mesure aujourd'hui, a constitué un lien linguistique entre adultes et enfants et a assuré d'une façon sans doute très limitée et partielle la survie du provençal.

Mistral, vous le savez, était un grand ami et un grand admirateur de Maurras. Mais jamais, tout en admirant l'œuvre lyrique de Maurras, tout en admirant ce que Maurras croyait avoir dû faire pour le régionalisme provençal, Mistral, ami de mon grand-père, n'a jamais sombré dans l'antisémitisme maurassien. C'est dire par conséquent qu'il restait à Carpentras chez ces Juifs du Pape, qui ont évidemment souffert d'un certain nombre de persécutions explicables par le fanatisme populaire, il y avait dans ce Carpentras, un état d'esprit qui permettait aux Juifs de conserver leurs traditions, d'être des mainteneurs.

Mon grand-père d'ailleurs n'a jamais pratiqué. C'était, comme il le disait lui-même, le représentant d'une maintenance juive, le gardien des traditions.

*De Jérusalem à Carpentras ou les itinéraires
d'Armand Lunel
France Culture 1977*

Ainsi Armand Lunel appartient-il à une génération qui a connu une rupture nette dans la chaîne de transmission du provençal. Éduqué en français, il n'a pas pratiqué la langue de ses pères, mais les conditions familiales de sa rencontre avec la langue et son évolution personnelle ont fait qu'il a éprouvé un intérêt exceptionnel pour cette langue et la culture dont elle est porteuse, et qu'il en a été un grand connaisseur. Je mentionnerai pour mémoire ses recherches sur le judéo-comtadin, que dans son enfance à Carpentras il a entendu dans la bouche de deux de ses « arrière-grand-tantes presque centenaires, qui ne savaient ni lire ni écrire et qui ne s'exprimaient que dans ce patois comtadin farci de termes hébreux... »². Même si des travaux récents, comme ceux de Michel Alessio, obligent à réévaluer la nature exacte de cette variété de provençal³, il faut savoir gré à Armand Lunel d'avoir attiré l'attention sur l'importance du phénomène en

² Armand Lunel, « Quelques aspects du parler judéo-comtadin », dans *Actes du IV^e Congrès international de langue et littérature d'oc et d'études franco-provençales* (Avignon 7-13 septembre 1964), Editions de la Revue de langue et littérature d'oc, 1970, p. 270.

³ Michel Alessio, « Le judéo-comtadin : une langue imaginaire ? », dans *L'Écho des carrières*, n° 58, décembre 2009 (Actes de la Deuxième Rencontre judéo-comtadine, 31 mai-1^{er} juin 2009, à Pernes-les-Fontaines), pp. 20-24.

consacrant plusieurs études bien documentées à la langue et à la littérature judéo-comtadines.

Nous chantions un certain nombre de poèmes rythmés sur un air musical. Qu'est-ce que c'était que ces poèmes ? En hébreu, on les appelait, au pluriel, des pioutim, au singulier un piout. Qu'est-ce que c'était que ces poèmes ? C'était des poèmes que l'on chantait pour les grandes fêtes religieuses, que l'on chantait par exemple pour les mariages, que l'on chantait pour les circoncisions. Et ces poèmes, il y en a un certain nombre, voyez-vous c'est ça qui est frappant, où le premier vers est en hébreu et le second vers est en provençal. Par exemple, il y en a un dont je sais les deux premiers vers par cœur parce qu'il m'a toujours enchanté :

*"Ephtharh sephataï berinah
Cantaren deman a dina"*

C'est à dire que le Dieu soit loué et – en provençal - nous chanterons au dîner.

*De Jérusalem à Carpentras ou les itinéraires
d'Armand Lunel
France Culture 1977*

Mais, pour en rester à l'objet de la présente étude, il est certain qu'Armand Lunel a manifesté à plusieurs reprises l'étendue de son savoir sur la langue provençale et ses productions culturelles : la tradition orale des contes et chansons, mais surtout la littérature écrite. Il connaît bien les écrivains qui ont marqué l'histoire de la littérature en langue provençale et tout particulièrement Frédéric Mistral, le fondateur du Félibrige, auquel il ne consacre pas moins de quatre études. Il voue une admiration sans bornes au « Maître de Maillane », d'abord peut-être en raison de l'importance accordée dans le grand dictionnaire provençal-français de Mistral, le *Tresor dóu Felibrige* (qu'il connaît bien et pratique) aux apports des communautés juives à la culture provençale et plus particulièrement aux mots provençaux « offrant une consonance ou une couleur juive »⁴, mais surtout parce que pour A. Lunel

⁴ Armand Lunel, « Mistral et le judaïsme », dans Actes et mémoires du II e Congrès international de langue et

Mistral, tout comme Cézanne en peinture, a su exprimer magnifiquement dans sa création littéraire et dans sa vie « l'Esprit authentique de la Provence »⁵. Mais, comme l'avait bien montré Roger Klotz, cette admiration pour Mistral n'a pas empêché A. Lunel d'avoir une attitude nuancée à propos de la renaissance de la langue d'oc incarnée par Mistral. Il a été « enthousiasmé » par le livre de Robert Lafont *Mistral ou l'illusion*, qui, tout en saluant le génie de Mistral, s'est efforcé d'apprécier la portée exacte de cette renaissance du XIX^e siècle en la situant dans le courant de l'histoire générale, tout en se montrant réservé sur l'occitanisme de Lafont⁶.

Aussi est-il légitime de se demander quelle place occupe dans l'œuvre d'Armand Lunel la langue provençale, sous une forme ou sous une autre. Je le ferai à partir de trois œuvres seulement : *J'ai vu vivre la Provence* (1962), *Les amandes d'Aix* (1949) et *La belle à la fontaine* (1959).

Le premier de ces trois ouvrages, le plus récent d'ailleurs, est à mettre à part. Ce n'est pas une œuvre de fiction, mais une sorte de témoignage personnel sur les éléments qui paraissent les plus spécifiques pour définir cette province tant aimée, aussi bien dans la géographie que dans l'histoire ou la légende et surtout dans la vie et les comportements des hommes et des femmes de cette terre. Bien évidemment la culture provençale y occupe une place de choix, dans ses composantes matérielles et spirituelles. Une attention particulière est portée par exemple à la littérature populaire chantée ou parlée : la berceuse bien connue « Lou som-som vou pas

littérature du Midi de la France (Aix, 2-8 septembre 1958), Centre d'études provençales de la Faculté des Lettres d'Aix, 1961, p. 410.

⁵ *J'ai vu vivre la Provence*, pp. 190-191.

⁶ Roger Klotz, *Armand Lunel et son univers imaginaire*, thèse de l'Université de Provence, 2 vol., 1988, pp. 184-185.

veni ... », le refrain de la procession de la Tarasque (p. 167) ; les galéjades, les martégaldes ou encore les histoires de chasse. Et on remarquera que tout un chapitre est consacré à la « Provence de Mistral » qui est une description quasi-ethnographique de la Provence.

On n'est donc pas surpris de constater dans cette œuvre une forte présence du provençal, ou plus exactement d'un provençal francisé, ce que nous appelons un « français régional de Provence ». Le provençal proprement dit apparaît dans des textes, comme ceux de la berceuse ou de la Tarasque dont on vient de parler, ou encore le début du Noël des Bohémiens de Louis Puech (p. 106). Mais le reste du Noël est

citée en français. Et c'est également en traduction française qu'un passage d'une strophe de *Mirèio* de Mistral nous est présentée (p. 167 : « Il suffit : sur la mer de l'Histoire.... »). On a aussi parfois quelques mots provençaux qui émergent de la phrase française : des cris comme « Li biou ! Li biou » en Camargue (p. 172) ou « Fadejo ! Fadejo », comme « s'écrient joyeusement les jeunes mères à la première risette de leur poupon » (p. 102), des termes de vocabulaires spécialisés tels que *la gabi a piétoun* « la cage aux tous jeunes moineaux », *La Grand Mar* pour la Méditerranée (p. 26), ou expressifs : *serpatas* « énorme serpent », *toupinas* « grand pot » désignant une grosse comère... Il arrive même qu'A. Lunel soit sensible à la variation dialectale du provençal : « ... ce régal qu'on appelle en Provence rhodanienne un pain à l'huile, *pan a l'oli*, et dans la Provence nissarde un *pan bagnat* » (p. 75).

Mais le plus souvent ce sont des mots provençaux habillés à la française qui pour beaucoup sont restés en usage jusqu'à aujourd'hui et qui sont employés d'une façon très consciente par A. Lunel, avec le plus souvent une traduction ou quelques explications comme dans le cas des mots provençaux et parfois une véritable analyse linguistique de l'usage évoqué. Ainsi, pour ne prendre que quelques exemples : « des oisillons, des *aucelets*... le pinson gros bec, le *pique-olive* » (p. 16) ; « [le mistral] il porte aussi le nom de *mange-fange*, pour marquer qu'il sèche la boue des chemins » (p. 31) ; « *Mallon !* Quoi ? *Mallon !* Cherchez ce mot....dans le *Littré* ou dans le *Grand Larousse*, vous ne le trouverez point. Comme son équivalent *tomette*, c'est du français de Provence » (p. 63), etc.

Dans les deux romans retenus, les choix linguistiques sont bien différents. Ces romans sont écrits dans un français évidemment très correct et même très soutenu, qui en principe



Allégorie de la Provence
Le costume populaire provençal,
Edisud 1990

laisse peu de place à des éléments populaires ou régionaux. Malgré tout on y observe quelques rares affleurements du provençal et surtout du français régional, dans des conditions qui relèvent en partie de la situation de diglossie dont on a parlé à propos de l'enfance d'Armand Lunel. Ce sont d'abord les domestiques qui utilisent parfois ce langage, Fortune, dans *Les Amandes d'Aix* (A.A.), Léoncie dans *La Belle à la fontaine* (B.F.) : « Hein il est fameux, pitchounet ! » (A.A. 19) ; « Tiens, ça sonne ! Fais-moi un *poutoun*, pitchounet ! » (A.A., 127) ; « Pauvre, pauvrette, petitoune innocente » dit Léoncie (B.F., 65), qui, originaire de Saint-Dalmas dans les Alpes-Maritimes, a bercé sa maîtresse en lui chantant *Digo Jeanneto*, « la chanson de nos montreurs de marmottes » et reproduit aussi des mots de son parler maternel : « A Saint-Dalmas, sorcière, *masque* comme on dit... » (B.F. 16-17). Ce sont aussi des gens du peuple, les Amandières par exemple, dont les chansons mêlent le provençal au français : « Adam n'en prend la poumo / n'en mouerde un mourceou /... Je suis gobé d'une petite... », Balthazar, le « saute-ruisseau », qui joue au galoubet et chante l'air provençal des *Chivau Frus* (A.A. 74), le Père Léotard, marchand de vins, qui jure comme un bon Provençal : « Pétanque ! Bonne Mère !

J'ai vu vivre la Provence, comme bien d'autres de mes œuvres, correspond à un ensemble, un trésor de souvenirs, mais qui, ici, sont à la fois ceux de mes promenades et de mes contacts avec le peuple. Le paysage, c'est évidemment la pureté du ciel qui engage à la bonne humeur. La terre, c'est une terre à la fois sèche et ardente donc brûlée par le soleil, tout particulièrement en été, et privée d'eau dans la plupart des circonstances. Il en résulte que ma conception de la Provence, conception qui résulte de mon expérience de promeneur et de causeur avec les gens du pays, est celle d'un pays où règne au maximum la sobriété.

*De Jérusalem à Carpentras ou les itinéraires
d'Armand Lunel
France Culture 1977*

Fant de Pute » (A.A., 125) ou encore Boufigue, le cocher, qui menace ainsi Frédo : « Brigand ! ...Foutriquet ! Galavar ! » (A.A., 153) ...

En dehors de ce contexte « populaire », les attestations d'un usage plus large du français régional de Provence sont très rares dans ces deux ouvrages. Il y a dans la bouche d'un notable, M. de Listomère, l'ancien tuteur d'Isabelle, cette référence au *phantasti* provençal : « il s'écria d'une voix affolée : - Un Phantasti ! - Le Phantasti est en Provence un esprit familier, un farfadet... » (A.A., 169). Et on peut citer aussi cet emploi bien intéressant du mot *platet*. C'est la désignation d'un ustensile de cuisine familier à Fortune, connue de tous, qui joue un rôle important dans ce roman. Au début il est dit que « Jacques Cadarache ...devait se rappeler aussi le petit plat rond, le *platet* (A.A. 21) et à la fin le même Jacques se réconciliera avec son père ruiné en lui disant : « Papa ! si les créanciers vendent tout, que nous cachions au moins ce *platet* » (A.A.275).

Il faudrait évidemment scruter bien d'autres œuvres d'Armand Lunel et approfondir un peu la question. Mais je pense que la présente étude nous permet de comprendre à quel point la grande connaissance qu'Armand Lunel avait de la langue et de la culture provençales a pu enrichir son œuvre d'écrivain de littérature française. La coexistence des deux langues et des deux cultures, héritée de l'histoire, n'a pas été ressentie comme une gêne, malgré le déséquilibre créé par le rapport de diglossie, mais comme une chance à saisir. C'est certainement une leçon qu'il nous faut méditer.

Jean-Claude BOUVIER

Professeur émérite à Aix-Marseille Université